

AVANT-PROPOS

André Green
ou la vérité de l'affect

« Costing not less than everything, / What we call
the beginning is often the end / And to make an
end is to make a beginning / The end is what we
start from (...) When the tongues of flame are in-
folded into the crowned knot of fire / And the fire
/ Ant the fire and the rose are one. »

T.S. Eliot *Poésie*

« Le livre n'est pas une entité close : c'est une
relation, c'est un centre d'innombrables relations. »

J.L. Borges, *Note sur (à la recherche)
de Bernard Shaw*

André Green n'a pas d'élève. Voilà ce que s'entête à soutenir celui que beaucoup considèrent comme l'un des psychanalystes les plus féconds de notre temps¹. Il le répétera à nouveau dès le début des entretiens qui composent ce livre et se montrera tout au plus disposé à admettre que des gens sont « attachés » à ce qu'il a pu penser, écrire, diffuser.

Or la présence d'André Green se fait de plus en plus sentir dans la pensée psychanalytique contemporaine. Son nom est rapidement et durablement devenu une référence essentielle, que ce soit lors des colloques et des congrès auxquels il participe avec autant de sérieux que de passion ou – d'une façon plus discrète mais encore plus efficace – dans les débats et les écrits où les psychanalystes tentent de donner forme à leur pensée. Ses livres sont nombreux et il ne cesse de paraître des ouvrages consacrés à son œuvre. D'où vient donc ce refus si constant de se reconnaître des élèves ?

Une première réponse vient à l'esprit : l'idée d'élèves suppose celles de maître et d'école, or André Green ne se considère pas comme un maître et il ne possède pas d'école. Cette réponse, au demeurant exacte, pourrait bien être insatisfaisante. En psychanalyse, contrairement aux autres disciplines de l'esprit, est maître celui qui permet à son « élève » de s'engager dans la voie de sa propre réflexion et de devenir

l'analyste qu'il peut parvenir à être, sans psittacisme, sans imposture. Freud n'a-t-il pas fait sien l'axiome faustien : « Ce dont tu as hérité, acquiers-le afin de le posséder² » ?

S'agit-il alors de son goût pour l'indépendance et d'un certain refus de toute inféodation, de ces « rapports féodaux classiques, de suzerain à vassal³ », qu'il met au compte du fait d'être un enfant d'émigrés et migrant lui-même ? Cela nous semble plus plausible, bien qu'André Green ait toujours su reconnaître ses dettes envers ses maîtres, dont il a été malgré tout l'élève. Du reste, il serait difficile de soutenir que toute relation maître-élève passe obligatoirement par un rapport à définir en termes de protection contre soumission, celui qui caractérise une relation de maître à esclave.

André Green serait-il alors de ces hommes qui ont vite compris qu'ils ne pouvaient compter que sur eux seuls pour transformer le monde et en penser un nouveau, à partir tout autant de ce que cache le réel que de ce qu'il montre, et qu'ils sont par conséquent « sans ancêtres et donc sans successeurs » ? Est-il un nouvel homme en tant qu'il se fait lui-même ? Ce qui expliquerait sa soif de liberté, condition indispensable à la création de soi-même, et aussi son caractère d'écorché vif.

Reste une indéniable réalité : nombreux sont les psychanalystes qui écrivent – et encore plus nombreux ceux qui se limitent à le dire sans jamais le formuler par écrit – qu'ils sont en dialogue avec « leur » André Green intérieur. Il est ainsi une présence secrète qui nous tient compagnie lorsque nous nous plongeons dans notre travail quotidien et chaque fois que nous allons nous engager ensuite dans une réflexion personnelle. Un témoin intérieur qui nous aide à penser, voire qui nous y oblige lorsque nous pensons.

André Green n'a pas d'élèves, soit ! Mais qui est alors cet homme dont l'œuvre dans son intégralité constitue un véri-

table *éloge de la transmission* ? Telle est la question qui a donné naissance à ce livre : c'est porté par elle et avec lui que nous avons tenté de trouver une réponse.

Nous avons tout d'abord imaginé relire l'œuvre d'André Green en essayant de suivre une ligne de pensée qu'il préconise, à savoir de croiser la biographie et l'œuvre afin d'appréhender le processus théorique d'un auteur comme le processus psychanalytique, c'est-à-dire en considérant qu'il est en grande partie indépendant des intentions conscientes de son auteur. N'est-ce pas ainsi qu'il a lui-même procédé quand il a abordé des œuvres culturelles sous l'angle de la psychanalyse ? De fait, il ne voit rien de réducteur à s'attacher à mettre en relation l'œuvre et la vie, à condition de ne pas appliquer ou plaquer directement les données biographiques à la production de l'œuvre : « Les "faits" ne peuvent pas ne pas avoir d'importance mais il y a tout le travail d'élaboration qui fait qu'effectivement on n'a jamais affaire à la biographie, mais plus au roman, au récit intérieur, à la fiction biographique telle qu'elle est vécue par le sujet⁴. » À nous donc de réaliser un travail de fiction sur cette vie dans une promenade rêveuse qui nous fera visiter une grotte égyptienne, une Barcelone perdue, une Terre promise parisienne, une terre d'accueil londonnienne, un massif lacanien, des sous-bois kleinien... et évoquer à la croisée de certains de ces chemins la mémoire de certaines rencontres identificatoires : Henri Ey, D. W. Winnicott, W. R. Bion, W Shakespeare, J. L. Borges, J. Conrad...

Mais auparavant, de nos échanges avec lui, rapportons le sentiment très vif que cet homme-là n'est pas qu'un esprit, fût-il l'un des plus renommés chez les psychanalystes. Il est aussi un corps. Suivant en cela les théories de Freud sur la pulsion, André Green voit dans le psychique une « délégation du corporel » et il estime que « si l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, il est structuré comme un

langage affectif, ou comme une affectivité langagière ». Il dessine ainsi un inconscient gouverné par une pulsionnalité ancrée dans le soma (la pulsion comme « intentionnalité corporelle présubjective »), le soma n'étant pas le corps traversé par la libido et les signifiants culturels et langagiers.

André Green, ou comment être psychanalyste sans renoncer à être médecin et psychiatre, c'est-à-dire en restant au plus près de la clinique, au plus près de la souffrance, au-delà des symptômes manifestes, pour entendre « la plainte sourde du corps et jusqu'aux voix du silence⁵ ». André Green, ou comment pousser la spéculation plus loin que ne l'avait portée le mouvement psychanalytique contemporain, par la pratique d'une écriture qui ne cesse jamais de prendre corps dans l'expérience.

La voix indique toujours une origine. Durant cette série d'entretiens, nous avons pu entendre sa voix forte, semblant parvenir d'un lointain inconnu et néanmoins très présente, une voix lucide, parfois triste, jamais désabusée, la voix d'un homme qui sait qu'à soixante-dix-huit ans le temps est compté, que la vie a été... et qui pourtant ne renonce pas. Un homme qui fait du désir le fondement de tous les affects sans pour autant l'idéaliser. Si le désir à ses yeux, tout en investissant un système de traces mnésiques et d'affects en soi, investit la perception du monde externe, il peut ne renvoyer paresseusement ou frileusement qu'à une morale ou à un bonheur. Aussi souligne-t-il qu'à l'instar de la pulsion qu'il copie, l'affect désire persévérer dans une vie qui ne serait pas qu'une existence, et s'exprime dans un esprit qui ne serait pas qu'une conscience.

Il nous a donné à entendre une voix combattante, mais toujours suivie de silences chaleureux, toujours prompte à s'animer dans la discussion, en repartant en guerre contre le dévoiement des concepts. La voix d'un Quichotte parfois

emporté par ses jugements émotionnels, se méfiant de la fréquente malhonnêteté de l'intellect et de la raison.

La voix d'un homme aussi exigeant avec ses collègues qu'avec lui-même, aussi mécontent d'eux qu'il peut probablement l'être de lui-même. André Green dit non aux fausses évidences et force les aveux avec appétit, générant chez ses interlocuteurs un plaisir de penser. Cet homme de controverse et de dispute ne refuse jamais la bataille ; qu'elle soit perdue ou gagnée, il est toujours prêt à dire : « Ce qu'on se sera bien amusé ! » Au cours des longs entretiens qu'il nous a accordés, nous nous sommes beaucoup indignés et nous avons beaucoup ri. Son humour n'a épargné ni la science quand elle dénie avec rage le fait psychopathologique et prétend maîtriser les forces pulsionnelles inconscientes et la nature animale de l'homme, ni les sociétés psychanalytiques dans lesquelles la transmission est parfois devenue dogmatique, cloisonnée ou clivée, religieuse au sens de paroissiale, une transmission qui ne relie les hommes que pour mieux les enfermer dans des chapelles, Talmud ou catholicisme à tous les étages, ne laissant plus beaucoup de part à la liberté et donc à l'invention. Plutôt la créativité qu'un savoir plaqué, avons-nous entendu.

André Green est un homme sérieux dans la discussion. Il ne badine pas avec les mots et les concepts, et le débat avec lui se déroule toujours dans une atmosphère lourde, comme s'il y était question de vie ou de mort, comme si c'était toujours par la souffrance qu'on pouvait accéder à la vérité. Il est vrai que, pour André Green, le travail de la pensée et de l'écriture présuppose « une plaie et une perte, une blessure et un deuil dont l'œuvre sera la transformation⁶ ». Fidèle à l'esprit de son maître Henri Ey qui organisait des joutes « pour offrir aux jeunes un champ clos où ils pouvaient se mesurer⁷ », André Green s'est employé à « arracher la psychiatrie aux tenailles du mécanicisme ». Si elle approche

sans cesse (asymptotiquement) la vérité de ce qu'elle entreprend d'observer, la connaissance scientifique ne la touche jamais. Et elle risque de tuer son objet d'investigation et de le perdre si pour le circonscrire, voire pour le fixer, elle l'immobilise. Dans tout raisonnement logique, quelque chose finit par échapper à la logique. Se gardant – à juste titre – de trop d'analogie, elle se coupe trop radicalement du sixième sens qu'est l'intuition en sa subjectivité même, pourtant si indispensable pour appréhender son objet. André Green dénonce la science triomphante, actuellement à son apogée, pour qui n'a de sens que ce qui se produit ou se manifeste, plutôt que ce qui se cache dans la pensée consciente ou inconsciente, la science qui, dans une foi positive, ne croit qu'aux faits, qui sont certes têtus mais également stupides et qui finit par nourrir une fabrique à évaluation prouvant que ce qu'elle mesure est ce qui est.

Adolescent orgueilleux, parfois arrogant (il le reconnaît), mais jamais suffisant, au moment de l'entrée dans l'existence il a transformé le principe kantien (« Aie le courage de te servir de ton propre entendement ») en « Il faut penser par soi-même », ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Dans l'Égypte où il grandit, il pressent déjà la fin de l'époque multiculturelle et, surtout, précocement conscient que le monde n'a rien de rassurant, que sa famille ne saurait constituer une protection, il comprend qu'il ne peut compter que sur lui. Il prend alors la décision d'émigrer, décision de jeunesse qu'il ne remettra jamais en cause.

En arrivant à Paris, il a à la fois un « fantasme de rapatriement » et un sentiment de déracinement, d'« isolement culturel et affectif ». Il se voulait pourtant un Français honoraire, fils de Racine... André Green, qui a choisi d'être français, est parvenu à être un grand penseur français. Il nous dit, nous répète à l'envi et insiste – ce qui peut apparaître paradoxal pour un psychanalyste – que nous ne devons pas le considérer

au travers de ses traditions familiales, culturelles ou religieuses (c'est-à-dire dans son passé), mais dans ses choix de partir, de se déprendre, de se refaire dans un futur choisi. En cela il est un héros conradien. Il ne cesse de quitter ses racines pour devenir enfin le fils de Racine. Peut-être, lors de la récente cérémonie où il se vit remettre la Légion d'honneur, a-t-il pensé à Goethe qui, recevant la même décoration des mains de Napoléon, laissait s'exprimer son émotion d'être ainsi et avant tout reconnu citoyen français. Et peut-être à Freud qui, recevant le prix Goethe en 1930⁸, aima cette parenté reconnue de son œuvre avec celle des poètes.

André Green eut très tôt une activité artistique au théâtre antique de la Sorbonne sous la direction de son ami Jean Gillibert. On l'y a vu jouer dans *Agamemnon* et dans *Amphitryon*. Très jeune, il avait joué Cassandre, prophétesse cataclysmique dont nul n'écoute les prédictions, qui sombre dans une étrange folie lui faisant prophétiser sa propre mort. Mais André Green rêvait du seul rôle à sa démesure, non pas celui d'Oreste se plaignant de sa mère meurtrière, mais celui de Clytemnestre. Et l'on se prend à penser que s'il n'était devenu psychanalyste (prédicteur du passé), il aurait voulu être mère, une mère vivante s'entend, de celles qui disent les destins.

À l'origine de quelques-unes de ses conceptions théoriques les plus célèbres, on trouve, il l'a évoqué à mots couverts, des circonstances ou des événements particuliers de sa vie. La mort psychique de la mère, la « mère morte », à l'origine de son travail sur le négatif et le processus de déliaison, constitue dans ce sens un exemple paradigmatique. Ainsi, on pourrait dire que son œuvre dessine son histoire, jusqu'à devenir une autobiographie.

La littérature fut elle aussi une grande inspiratrice, voire plus, puisqu'elle est à l'origine d'un certain nombre de concepts théoriques essentiels. Loin de toute réduction, son œuvre psychanalytique dit souvent son amour de la littérature

et la dette qu'il a contractée à son égard. Il est l'un des seuls psychanalystes à oser parler de « psychanalyse appliquée », à savoir de cette autre fiction qui nous apparaît comme l'unique manière de poétiser, cette science singulière qu'est la psychanalyse, sans verser dans la métaphysique.

André Green aime les romanciers analytiques, psychologiques, les « récupérateurs infatigables de la moindre sensation passée », selon les mots d'Italo Calvino⁹ : James, Conrad, Proust. Mais aussi et surtout Shakespeare, dont le biographe de Green¹⁰ a pu dire qu'il fut l'un de ses analystes, dans le sens où, dans le cas de la psychanalyse appliquée, « l'analyste est l'analysé du texte ».

André Green n'hésite pas, à juste titre, à désacraliser l'œuvre d'art et le génie artistique : « Il faut ici mettre en cause très fortement le narcissisme des hommes de l'art qui ne supportent pas qu'on touche à leur objet sacré, qui ne supportent pas qu'on trouve des déterminations à la créativité¹¹. » Ceux-ci ne manqueraient sûrement pas de lui rétorquer qu'une fâcheuse tendance nosographique, fût-elle métapsychologique, consiste à vouloir penser, analyser, puis classer l'œuvre jusqu'à la compartimenter en modalités psychologiques d'écriture. Parfois même ils pointeraient une jalousie ou une envie frustrée derrière l'acharnement de certains analystes. En décortiquant l'intimité d'une œuvre, après avoir autopsié son auteur, ils ne feraient que se rassurer : « La capacité créatrice qu'il a et que nous n'avons pas, c'est cela, ce que je vous montre moi, là... Il n'a rien inventé, créé, puisque je peux le dire autrement... Ce n'est qu'une question de forme, voilà tout. »

Mais chez André Green la désacralisation ne consiste pas à détruire sous prétexte d'offrir une traduction primordiale. Elle sert à mettre en évidence l'architecture de l'œuvre et ses procédés fictionnels, à révéler leur part de vérité inconsciente. Avec un surcroît de plaisir, donc, pour un psychana-

lyste qui se garde bien de démystifier (la création littéraire) au moyen d'une autre mystification (la psychanalyse). Ne sommes-nous pas nombreux à ressentir dans ses conceptions théoriques le travail d'une intelligence perçante, alliée à un imaginaire extraordinaire, qui lui donne ce formidable style de conteur (qu'il nous dira avoir hérité de son père... le père, ce traducteur du temps et de l'espace, entre la mère et l'enfant) et qui devrait nous rassurer sur son ambition et sa mesure ?

« L'œuvre d'art résulte d'un transfert d'existence », elle est « objet transnarcissique arraché au corps de la mère pour être élevé à l'être du temps »... Un devenir qui nécessite l'« acceptation d'une paternité¹² », dit-il. Qu'en est-il du statut de l'œuvre psychanalytique ? Serait-elle elle aussi transfert d'existence, objet transnarcissique arraché au corps de la mère, objet en devenir qui requiert l'acceptation d'une paternité ?

Après la publication de son livre *Le discours vivant*¹³, nombreux sont ceux qui ont voulu faire d'André Green l'« homme de l'affect », comme pour tenter – en le circonscrivant dans le domaine de l'émotion – de l'apaiser. Or il ne cesse de répéter qu'il ne l'est pas et il ajoutait récemment¹⁴ que, si jamais il fallait le définir comme l'homme de quelque chose, il dirait qu'il est l'« homme du pulsionnel ». Rappelons à ce sujet qu'il eut deux rencontres mémorables avec Jorge Luis Borges, dont le poème *L'autre tigre*¹⁵ était parvenu à mettre face à face, en lui, « l'homme de parole que je tente d'être et le fauve que je ne cesse pas d'être¹⁶ ». Fauve, homme du pulsionnel, homme de parole, André Green s'oppose à une pensée concept, une pensée « pure » qui aurait perdu les traces de son origine dans la pulsion, l'affect, le désir. Le psychisme se construit, selon lui, sur une pulsionnalité qui serait par définition toujours en excès. André Green est surtout, et avant tout, un homme de passions.

AVANT-PROPOS

Lucide sur l'activité d'une conscience noire et toujours corruptible à l'intérieur de l'être humain, proche de Thomas Hobbes pour qui, en tant qu'espèce, nous sommes globalement proche de l'« état de nature », un état animal de bassesse et de cruauté (une bête assoupie selon l'expression de Baudelaire), recouvert d'un vernis de civilisation, il conçoit l'homme tel un puits dans lequel il peut sombrer lui-même ou faire tomber son prochain. Mais cette folie meurtrière vis-à-vis des autres, André Green l'a rencontrée d'abord en lui, quand il a décidé de quitter l'Égypte, pour vivre pleinement, au-delà ce que s'annonçait sa vie s'il restait parmi ses proches et uniquement avec eux. Nous en avons parlé comme d'un « choix », mais pouvait-il faire autrement, se plaçant délibérément entre origine et destin, sans certitude aucune quant à son origine ou à sa fin ? La pulsion, donc !

En évoquant les rapports entre la psychanalyse et la pensée habituelle, André Green a écrit : « Plusieurs types de rationalité coexistent dans l'esprit humain et s'interpénètrent mutuellement. Nous n'en deviendrons pas plus mystiques, mais plus lucides, en attendant de devenir – si c'est possible – plus sages, car la sagesse ne consiste pas à déclarer que la folie est condamnable, mais à reconnaître que, chez le plus sage, il y a encore beaucoup de folie, et que c'est peut-être une folie de vouloir être sage à tout prix¹⁷. »

En attendant de devenir plus lucides sinon plus sages, laissons la parole à celui qui – refusant d'être maître et d'avoir des élèves – nous a pourtant tant appris, en particulier un savoir-être éthique qui affirme sa foi dans un humanisme toujours menacé. Celui qui dans le trajet de la chair au verbe prend en compte l'émotion et la raison plutôt que la sensation et le raisonnement.

Maurice Corcos et Alejandro Rojas-Urrégo,
Paris, Bogota, décembre 2005.